

UNE APPROCHE PSYCHANALYTIQUE D'ALEXIS¹

par Triantafyllia KADOGLOU
(Université de la Macédoine Occidentale)

La lettre d'Alexis, adressée à sa femme Monique et destinée à expliquer le penchant homosexuel de celui-ci, renvoie à la *lettre volée* de Jacques Lacan² parce qu'elle acquiert, pour le destinataire, un caractère psychothérapeutique. À travers cette épître ou bien à travers ces « paroles écrites » qui, d'après lui, « trahissent la pensée » (p. 19) bien davantage que les paroles exprimées à haute voix, Alexis arrive inconsciemment à une espèce d'auto-analyse. Car sa lettre est celle d'un homme qui, régressant à son enfance et à son adolescence pour réviser les événements qui ont marqué sa vie, passant en revue son milieu familial et les personnes qui ont influencé sa personnalité et ont défini, jusqu'à un certain point, son identité sexuelle, cherche à se comprendre lui-même et à se faire comprendre par les autres.

La lettre d'Alexis est donc un signifiant qui renvoie à d'autres signifiants, découvrant l'essence de son identité sexuelle réelle, révélant son évolution progressive en tant qu'être humain et son parcours dans le temps et l'espace socioculturel : « [Il] ne demande même pas d'être admis [...]. [Il] ne désire qu'être compris » (p. 35). En déployant ses pensées et en traversant, tout au long de cette lettre, toute sa vie d'ici là, Alexis finira son épître en terminant à la fois son auto-analyse qui balise sa guérison du chagrin et des souffrances, de la dépression et de la mélancolie, de la solitude et de la mort et marque le début d'une nouvelle vie. Il s'agit d'une vie délivrée de tout préjugé religieux, social ou moral,

¹ Pour *Alexis*, nos références vont à l'édition Gallimard, coll.Folio, 1971.

² Voir Jacques LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, Coll.Le Champ freudien,1966, p. 11-61.

car Alexis est décidé de se concilier avec ses instincts et sa nature, d'accepter son « corps qui [l]e guérit d'avoir une âme » :

Seulement, j'aime encore mieux la faute (si c'en est une) qu'un déni de soi si proche de la démence. La vie m'a fait ce que je suis, prisonnier (si l'on veut) d'instincts que je n'ai pas choisis, mais auxquels je me résigne, et cet acquiescement, je l'espère, à défaut du bonheur, me procurera la sérénité. (p. 122)

Pourtant pendant toutes ces années de « combats intérieurs [...] et [de] la maladie qui les avait suivis » (p. 49), le fait est que « la musique et la solitude ont joué pour [lui] le rôle de calmants » (p. 49). Il a d'ailleurs appris à « jouer presque toujours en sourdine, comme s'[il] avai[t] peur d'éveiller quelque chose » (p. 81). Selon lui, la musique « ne devrait être que le trop-plein d'un grand silence » (p. 81). Mais du moment où il accepte sa nature homosexuelle, où il a « l'émerveillement de retrouver [s]on corps » (p. 122) et de se libérer de tout remords et de toute culpabilité, il commence à « comprendre cette liberté de l'art et de la vie, qui n'obéissent qu'aux lois de leur développement propre » (p. 120).

En fait, chez l'artiste-créateur, « le rythme suit la montée du trouble intérieur » (p. 120), ce qui est un sentiment terrible « quand le cœur bat trop vite » (p. 120). Mais quand l'art et la vie se rencontrent à travers l'idéal de la liberté absolue, ce qui naît dans le psychisme d'Alexis, ce n'est plus « le chant du sacrifice, [...] même plus celui du désir, ni de la joie toute proche » mais c'est « la haine pour tout ce qui [l]'avait falsifié, écrasé si longtemps » (p. 120).

Tout comme pour Nathanaël d'*Un homme obscur*³, le dernier personnage romanesque créé par Marguerite Yourcenar, la musique se situe sur le sommet de la pyramide des arts, de même, pour Alexis qui est le premier personnage de roman yourcenarien, l'essence de l'art se cristallise dans la musique. D'un côté, Nathanaël, après son attaque de faiblesse, amené à Amsterdam, à l'hôpital, regarde bien en face la vie et la mort, les deux aspects, opposés et unitaires à la fois, de l'existence humaine. Il y entend alors le cri de douleur et de mort à travers la joie et le bonheur qu'engendre, en tant que source de vie, la musique ; en

³ Marguerite YOURCENAR, *Un homme obscur, Une belle matinée*, Paris, Gallimard, 1985.

Une approche psychanalytique d'Alexis

d'autres termes, Nathanaël n'hésite pas à « mettre en rapport ce qu'il y a pour lui de plus beau, la musique, avec ce qui est le plus horrible et universel : le cri de douleur et d'angoisse de tous ceux qui souffrent »⁴.

De l'autre, Alexis, étant musicien lui-même, vit la musique d'une façon beaucoup plus intense, loin de tout sentiment – de joie ou de tristesse, de détresse ou de sérénité, de sacrifice ou de désir, de silence ou de cri – au-delà de toute limite. Car pour lui :

Un tableau, une statue, voire même un poème, nous présentent des idées précises, qui d'ordinaire ne nous mènent pas plus loin, mais *la musique nous parle de possibilités sans bornes*. (p. 108, souligné par nous)

Malgré le fait qu'Alexis refuse d'être de « ceux qui demandent à l'art la compensation du plaisir » (p. 108), qu'il évite, par intervalles, de jouer ou de composer, il est clair que la musique était toujours pour lui un besoin profond interne, une manière d'être. À l'époque où il luttait, à cause de ses tendances homosexuelles, contre ses instincts et ses hormones, en regardant son « corps se débattre, étouffer, souffrir » (p. 84), où il était en contradiction avec lui-même et ses propres principes moraux et religieux, confronté à la fois à un système social strict, hostile et prohibitif concernant l'homosexualité, sans doute Alexis dirige-t-il inconsciemment ses pulsions libidinales primitives sur un autre but éloigné de la satisfaction homosexuelle interdite, sur ce qui est la musique et la composition. Et plus tard, à l'époque de l'acceptation de soi-même, quand sa libido se libère en même temps que son instinct artistique, la sublimation et l'accomplissement trouvent leur place dans le voyage sans bornes de la musique : « [...] un chef-d'œuvre, [...] c'est de la vie rêvée » (p. 108).

Pourtant, malgré sa décision définitive de retourner, après une longue période de distanciation, dans son corps, après « l'avoir méprisé, découragé, cruellement puni » (p. 84), malgré sa volonté de revendiquer sa liberté sexuelle sans remords et culpabilité, en obéissant à la voix du

⁴ María José VÁZQUEZ DE PARGA, « Une Destinée universelle : Nathanaël », *L'Universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, vol. 2, María José VÁZQUEZ DE PARGA et Rémy POIGNAULT éd., Tours, SIEY), 1995, p. 298.

désir jusqu'à maintenant vécu comme « crainte »⁵, Alexis sait, en fait, que « la solitude n'aura été vaincue que transitoirement, qu'exceptionnellement : impossible de retourner dans le ventre de la mère »⁶.

Ayant idéalisé sa mère et à son nom toute autre femme, Alexis met la lumière sur les causes qui expliquent son homosexualité : « On ne s'éprend pas de ce que l'on respecte, ni peut-être de ce que l'on aime » (p. 39). Or, il a appris à vivre, pendant une longue période de sa vie, dans le refus de soi et dans la solitude.

Après son vain combat et son renoncement aux sacrifices, il pénètre dans le monde des plaisirs homosexuels, des sensations et des émotions. En finissant sa lettre, il avoue à Monique :

Je n'ai pas su, ou pas osé vous dire quelle adoration ardente me fait éprouver la beauté et le mystère des corps, ni comment chacun d'eux, quand il s'offre, semble m'apporter *un fragment de la jeunesse humaine*. (p. 122, souligné par nous)

L'acceptation de soi et le goût de l'amour homosexuel ne lui apportent donc qu'*un seul fragment de petit bonheur* ; autrement dit, Alexis avoue qu'il ne peut rien faire contre « l'irréparable solitude découverte au stade du Miroir »⁷. Le renoncement à ce fantasme primitif de l'assimilation avec la mère, le regret que provoque ce renoncement, le besoin inconscient de conserver cette nostalgie, conduisent Alexis à l'art musical, à « tout ce qui peut encore se saisir d'un bout de fantasme et le fixer éternellement sous la forme »⁸. En fait, Alexis refuse, en tant qu'artiste, « le peu qu'il trouve pour vivre avec le tout qu'il imagine »⁹ : « Mon dégoût de la vie s'étendait lentement à ces rêves de la vie idéale [...] » (p. 108).

⁵ Alexis avoue à propos de cela : « J'avais confondu toute ma vie le désir et la crainte » (p. 54).

⁶ Christiane OLIVIER, *Les Enfants de Jocaste – l'empreinte de la mère*, Paris, Denoël / Gonthier, Coll.Femme, 1980, p. 128. Il s'agit de la solitude découverte « depuis le stade du Miroir ou [chacun a] émergé de la symbiose avec la mère » ; c'est pourquoi il y a, chez l'être humain, « le fantasme primitif de l'unicité avec la Mère » (*ibid.*, p. 126).

⁷ *Ibid.*, p. 126.

⁸ *Ibid.*, p. 128.

⁹ *Ibid.*

Une approche psychanalytique d'Alexis

Par conséquent, l'épître d'Alexis est un signifiant symbolique tout comme *la lettre volée* de Lacan, représentant l'objet primitif perdu que personne ne sait et ne peut jamais retrouver, loin du fait qu'il le cherche inlassablement à travers ses tendances pulsionnelles. Elle évoque donc la recherche sans bornes mais vaine de la relation originelle de l'unicité avec la mère. Elle donne à voir le *deuil* impossible et « inaccompli de l'objet maternel »¹⁰, enfin de l'objet archaïque, perdu et aimé. Confronté à son homosexualité interdite, contre sa propre nature, Alexis « s'immerge dans le silence de la douleur ou le spasme des larmes qui commémorent les retrouvailles avec la Chose »¹¹ :

Je me rappelle certaines *larmes*, versées lorsque, vraiment, *il n'y avait pas de quoi pleurer* ; je reconnais que toutes *mes expériences de la douleur* tenaient déjà dans la première. J'ai pu *souffrir davantage*, je n'ai pas souffert autrement ; et d'ailleurs, chaque fois qu'on souffre, on croit souffrir davantage. Mais *la douleur ne nous apprend rien sur sa cause*. (p. 43, souligné par nous)

Or, rivé inconsciemment à la *Chose originelle*¹², Alexis traverse son enfance, son adolescence et une bonne part de sa vie d'adulte dans les larmes et la douleur, dans la dépression et la mélancolie, dans le silence de mort, profond et absolu. Julia Kristeva souligne que « la dénégation de cette perte fondamentale nous ouvre le pays des signes, mais le deuil est souvent inachevé »¹³. En effet, Alexis subit « les obsessions du suicide » (p. 79), il ne voit plus « dans les plus humbles objets de la vie journalière, que l'instrument d'une destruction possible » (p. 79). La mort finit par dominer son existence : « La mort me tenta. Il m'a toujours semblé bien facile de mourir » (p. 47).

Ce règlement intérieur mortifère, cette sensation de mort qui couvre généralement la vie d'Alexis, reflètent son incapacité de transposer et d'enchaîner à travers le langage, à savoir « d'élaborer un deuil

¹⁰ Julia KRISTEVA, *Soleil noir – Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, Folio Essais, 1987, p. 72.

¹¹ *Ibid.*, p. 53.

¹² *Ibid.*, p. 54.

¹³ *Ibid.*

fondamental et des deuils successifs »¹⁴. C'est pourquoi pour Alexis « [...] les objets et les signifiants, déniés pour autant qu'ils sont identifiés avec la vie, prennent la valeur du non sens : le langage et la vie n'ont pas de sens »¹⁵.

En effet, dès les premières pages de sa lettre, il pose le problème de l'insuffisance du langage et de l'échec des mots devant la réalité qui, dans ce cas, concerne une réalité personnelle et singulière. Dans son effort de présenter à Monique, avec la plus grande sincérité et justesse, la particularité de son moi le plus profond, de donner à voir la multiplicité et la complexité à la fois de la nature sexuelle humaine dont il fait partie, Alexis constate, d'un côté, que toute parole, tout mot dépassent les possibilités et les limites du langage parlé ; il se heurte, de l'autre, au problème du langage écrit ce qui explique la longueur de sa lettre :

Cette lettre, mon amie, sera très **longue**. Je n'aime pas beaucoup écrire. J'ai lu souvent que les paroles trahissent la pensée, mais il me semble que les paroles écrites la trahissent encore davantage. [...] Écrire est un choix perpétuel entre mille expressions, dont aucune ne me satisfait, dont aucune surtout ne me satisfait sans les autres. Je devrais pourtant savoir que la musique seule permet les enchaînements d'accords. Une lettre, même la plus longue, force à simplifier ce qui n'aurait pas dû l'être [...]. S'il est difficile de vivre, il est bien plus malaisé d'expliquer sa vie. (p. 19-20, souligné par nous)

Rivé à sa douleur, au deuil impossible de l'objet maternel, Alexis se trouve donc asservi dans l'homosexualité. C'est pourquoi « le gouffre qui s'installe entre [lui-même] et les objets signifiants se traduit par une impossibilité d'enchaînements signifiants »¹⁶ ; et c'est ce qui révèle le gouffre installé, dès son enfance, en lui-même, ce qui justifie le non-sens du langage et de la vie. Influencé par son éducation maternelle stricte, imprégnée d'interdictions morales et religieuses, Alexis vit, pour longtemps, dans le refus de soi et dans « un déni de soi si proche de la démence » (p. 122) : renoncement à la vie, dépression nerveuse, mort. Il

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 63.

¹⁶ *Ibid.*

Une approche psychanalytique d'Alexis

subit progressivement l'obscurité et le noir, en arrêtant le temps dans un présent éternel et mortel à la fois :

Cher Dieu, quand mourrai-je ?... [...] Je suis fatigué de cet être médiocre, sans avenir, sans confiance en l'avenir, de cet être que je suis bien forcé d'appeler Moi, puisque je ne puis m'en séparer. Il m'obsède de ses tristesses, de ses peines ; [...] Ce n'est même pas la peine de souhaiter qu'il meure, puisque, lorsqu'il mourra, je mourrai avec lui. À Vienne, durant ces années des combats intérieurs, j'ai souvent souhaité mourir (p. 77, souligné par nous)

Son psychisme reflète ce dont parle Freud dans sa théorie des pulsions¹⁷ : à savoir la présence des deux instincts, des deux forces fondamentales – celle d'Éros ou de vie et celle de destruction ou de mort – qui s'opposent et se combattent dans la psyché humaine. La pulsion de vie vise à conserver, à établir des liens entre le sujet et le monde extérieur, tandis que la pulsion de mort consiste à briser les rapports, à supprimer les conjonctions et à ramener ce qui vit à l'état inorganique, au stade archaïque du non-être. Obligé de « choisir entre [s]es penchants qu'[il] jugeai[t] criminels, et une renonciation complète qui n'est peut-être pas humaine » (p. 66), donc de choisir entre la vie et la mort qui se combattent en lui-même, Alexis aboutit à ceci :

Je me condamnai, à vingt ans, à l'absolue solitude des sens et du cœur. Ainsi commencèrent plusieurs années de luttes, d'obsessions, de sévérité. (p. 66, souligné par nous)

Or, l'instinct de mort l'emporte, au moins provisoirement, sur l'instinct de vie. Mais dans cet antagonisme pulsionnel vient s'ajouter la naissance de son fils Daniel :

notre mariage avait abouti à l'enfant. Par lui, cette vieille race [ses ancêtres] se prolongerait dans l'avenir ; il importait peu, maintenant, que mon existence continuât : je n'intéressais plus les morts, et je *pouvais disparaître à mon tour, mourir, ou bien recommencer à vivre.* (p. 116, souligné par nous)

¹⁷ Voir Sigmund FREUD, *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1949, p. 7-11.

Tandis que cette naissance fomente à nouveau la guerre entre les deux forces opposées, celle d'Éros et de Thanatos, elle semble ne pas renforcer non plus, chez Alexis, l'instinct de vie. Par contre, elle reflète le retour à l'origine, « *aux chaudes ténèbres maternelles* » (p. 115, souligné par nous), à « *cet asile vraiment primordial* » (p. 115, souligné par nous). Elle donne également à voir la nostalgie de l'objet primitif maternel, perdu et aimé, la recherche inconsciente de la *Chose originnaire* :

La vie venait de l'[son fils] arracher aux chaudes ténèbres maternelles : il avait peur, je pense, et rien, pas même la nuit, pas même la mort, ne remplacerait pour lui cet asile vraiment primordial, car la mort et la nuit ont des ténèbres froides, et que n'anime pas le battement d'un cœur. (p. 115, souligné par nous)

Se référant à l'enfantement de son fils qui « pleurait entre les bras des femmes » (p. 114), qui « souffrait du froid, du bruit des paroles, des mains qui le maniaient, du contact des langes » (p. 114-115), Alexis évoque encore la tendance intuitive de l'individu à rester dans la cavité protectrice de la mère, dans l'inconscience primitive née *in utero*¹⁸. Sédult donc par le voyage dans l'imaginaire fonctionnant, selon Jacques Lacan¹⁹, dans le champ de Jocaste, autrement dit, fixé à jamais sur l'image de la mère, Alexis finit par s'enfermer dans l'homosexualité inhérente à l'inconscient maternel. Partant d'ailleurs de l'image de sa femme Monique avec son fils se blottissant contre elle, il finit par avouer :

J'ai vu plus tard votre enfant se blottir contre vous, et j'ai pensé que tout homme, sans le savoir, cherche surtout dans la femme le souvenir du temps où sa mère l'accueillait. Du moins, cela est vrai, quand il s'agit de moi. [...] Et je crois presque avoir été moi-même **votre premier enfant**. (p. 103, souligné par nous)

¹⁸ Christiane OLIVIER, *Filles d'Ève – psychologie et sexualité féminines*, Paris, Denoël, 1990, p. 213. C. Olivier y soutient, contrairement à Freud et à Lacan, que « l'inconscient a débuté bien avant l'apparition du sujet puisque [...] *in utero* l'enfant est déjà influencé par le contexte affectif et social dans lequel vit la mère » (*ibid.*, p. 213, souligné par l'auteur).

¹⁹ Jacques LACAN, *op. cit.*, *passim*.

Une approche psychanalytique d'Alexis

Pourtant, dans ce combat éternel entre Éros et Thanatos, Alexis, se réfugiant dans le monde imaginaire et sans bornes de la musique qui, lui seul, contrairement à l'insuffisance du langage, permet *les enchaînements d'accords*, cédant à la fois à sa nature homosexuelle, finit par recommencer à vivre. Ayant appris à se résigner à des instincts qu'il n'a pas choisis, il rejette « la morale ordinaire » (p. 123), condamne l'éthique religieuse et socioculturelle concernant l'homosexualité.

Or, sa lettre, sous forme de manifeste, renvoie à la communication intersubjective et à la relation avec l'Autre, car sa destination n'est pas en réalité Monique mais le public des lecteurs. En tant que *lettre détournée*²⁰ ou bien en tant que *lettre en souffrance*²¹ qui « sera et ne sera pas là où elle est, où qu'elle aille »²², elle traverse le temps, réveille, de manière diachronique le regard et le désir du lecteur en l'obligeant à quitter la *technique de l'autruche* ou bien la *politique de l'autruche*²³ : autrement dit, à voir, à travers un nouveau prisme, une question, comme celle de l'homosexualité que, depuis des siècles, la société envisage, malgré son cours évolutif, avec du préjugé et de l'hostilité, avec du racisme et des normes prohibitives, bref avec une disposition d'exclusion.

Or la *poiesis*²⁴ de Marguerite Yourcenar renvoie à une réalité nouvelle réveillant l'*aisthesis* du public qui ne cesse d'actualiser, dès son apparition jusqu'à aujourd'hui, la lettre d'Alexis, de faire émerger son sens et sa valeur textuels en lui permettant de passer outre le temps et d'entrer dans l'histoire. Pour Alexis cette lettre fonctionne comme une espèce de *catharsis* c'est pourquoi elle finit par prendre pour lui un caractère psychothérapeutique. Mais il s'agit d'une *catharsis* qui traverse également le lecteur lui-même qui semble à son tour adhérer, au cours de la procédure réceptrice de l'expérience esthétique, au monde d'Alexis et partager son drame à lui. En effet, un rapport purement dialogique s'établit entre le texte et le lecteur collaborant successivement en vue de fonder l'expérience esthétique sur une intersubjectivité.

²⁰ *Ibid*, p. 29.

²¹ *Ibid*.

²² *Ibid.*, p. 24. Souligné par l'auteur.

²³ *Ibid.*, p. 15. J. Lacan joue avec les mots *autruche* et *autrui* → *autruche*.

²⁴ Cf. Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, coll.Tel, 1978.

Triantafyllia Kadoglou

En voyageant dans le temps, la lettre d'Alexis agit comme catalyseur sur l'inconscient du lecteur, elle provoque des éveils dans son psychisme, car elle apporte à la lumière de la conscience sociale un sujet qui est soumis au tabou. Or, elle évoque dans le cours du temps le besoin impérieux d'une liberté morale, sociale ou religieuse, revendiquant le droit de choix dans le domaine de la sexualité.

Trente-six ans après la première publication d'Alexis en 1929, Marguerite Yourcenar, dans la préface qu'elle a rédigée pour sa réédition en 1963, déclare :

Il suffit de regarder attentivement autour de nous pour s'apercevoir que le drame d'Alexis et de Monique n'a pas cessé d'être vécu et continuera sans doute à l'être tant que le monde des réalités sensuelles demeurera barré de prohibitions dont les plus dangereuses peut-être sont celles du langage [...]. *Les mœurs, quoi qu'on dise, ont trop peu changé pour que la donnée centrale de ce roman ait beaucoup vieilli.* (p. 12, souligné par nous)

De nos jours, presque quatre-vingts ans après, l'homosexualité est toujours un sujet tabou et Marguerite Yourcenar, si elle était vivante, pourrait arriver exactement à la même conclusion, concernant les mœurs et la donnée centrale de son roman. C'est ce qui explique le caractère diachronique de cette œuvre, justifiant à la fois l'auteur lui-même et son écriture : « on écrit pour attaquer ou pour défendre un système du monde »²⁵.

²⁵ « Les Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* », p. 536, pris dans *L'Universalité dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, vol. 1, Tours, SIEY, 1994, p. 70.